

Uni-Kliniken: scharfe Ärztekritik an Bundesregierung

Massive Kritik haben heute die Vertreter der Uni-Ärztinnen und -ärzte an der Weigerung der Bundesregierung geübt, den für die Uni-Kliniken vorgesehenen neuen Kollektivvertrag mit angemessenen Finanzmitteln auszustatten. Die Folge sei ein Engpass, der die Prolongierung der unzumutbaren Arbeitsbedingungen an den Kliniken bewirke: Seit der Privatisierung der Med-Unis sind Dienstverhältnisse schlechter bezahlt, fast ausschliesslich befristet und jederzeit kündbar, Vorrückungen und Karrieremodelle sind nicht mehr gesetzlich vorgesehen. Bewerbungen guter Wissenschaftler an den Kliniken seien daher bereits signifikant zurückgegangen. Immer mehr hochbegabte österreichische Ärztinnen und Ärzte wanderten ins Ausland ab. «Wir erleiden derzeit einen Brain Drain alarmierenden Ausmasses», warnte der Obmann der Angestellten Ärzte in der Österreichischen Ärztekammer, Harald Mayer, gemeinsam mit den Betriebsratsvorsitzenden der Medizinischen Universitäten, Thomas Szekeres (Wien, auch Vizepräsident der Ärztekammer für Wien), Gerhard Schuhmann (Graz) und Martin Tiefenthaler (Innsbruck). «Der internationale Wettbewerbsnachteil ist eklatant. Wenn die Entwicklung anhält, wird Österreich als Standort für Spitzenmedizin und -forschung in kürzester Zeit dem Rest der Welt hinterherhinken.» Bereits mittelfristig werde es – auch aufgrund personeller Engpässe – zu Konsequenzen für die Patienten/Patientinnen der Universitätskliniken kommen, warnen die hochrangigen Ärztevertreter. Wartezeiten und ein eingeschränktes Spektrum an Therapieoptionen würden die Folge sein. Mit dem Inkrafttreten des neuen Universitätsgesetzes vor drei Jahren (1.1.2004) wurden beamtete Dienstverhältnisse auch an den Medizinischen Universitäten (Kliniken in Wien-AKH, Graz und Innsbruck) abgeschafft und durch privatrechtliche Verträge ersetzt. Die aus der Einrichtung eigener Medizinischer Universitäten samt Aufbau separater Verwaltungsstrukturen resultierenden Mehrkosten für die Dienstgeber (die Medizinischen Universitäten) wurden durch Gehalts- und Personalreduktionen finanziert. Um international halbwegs vergleichbare Bedingungen zu schaffen, verhandelte der Dachverband der Universitäten mit der GÖD (Hochschulergewerkschaft – Chefverhandler Dr. Richard Kdolsky) fast vier Jahre lang einen Kollektivvertrag – mit Wissen der Bundesregierung. «Allen Beteiligten inklusive der ehemaligen Wissenschaftsministerin Elisabeth Gehringer war dabei klar, dass man höhere Einstiegsgehälter und klare Zukunftschancen benötigt, um in der internationalen Topliga mitspielen zu können, und dass dieser Kollektivvertrag mit Mehrkosten verbunden sein wird, die aus den Globalbudgets nicht finanziert werden können. Nunmehr ist die Regierung aber offensichtlich nicht mehr bereit, die benötigten Kosten zu bezahlen», so die scharfe Kritik Mayers. Die neuen Regierungsmitglieder fühlten sich an Zusagen ihrer Vorgänger nicht mehr gebunden. «Das ist unverständlich und kurzsichtig, da es unweigerlich zu einem Brain Drain kommt und bald eine ganze Generation von hochbegabten Ärzten/Ärztinnen und Wissenschaftlern/Wissenschaftlerinnen die Medizinischen Universitäten Österreichs meiden wird und die Patienten schlechter versorgt werden.»

(ÖÄK)

La consommation inappropriée d'antibiotiques est en augmentation

La perception et les connaissances de la population au problème de la résistance aux antibiotiques se sont améliorées depuis 2003, comme le montre un sondage représentatif que l'institut de recherche gfs.bern a mené auprès de 1226 personnes. 64 pour cent des Suisses ont entendu parler de la problématique de la résistance aux antibiotiques. Ils sont encore plus nombreux à connaître les véritables raisons de ce phénomène lorsqu'on leur explique la signification de la notion de résistance bactérienne: environ 85 pour cent des personnes affirment que l'utilisation inutile et la consommation inappropriée d'antibiotiques sont responsables du problème. Pour environ 79 pour cent des sondés, le manque d'hygiène dans les hôpitaux porte aussi une part de responsabilité. En 2003, seules 54 pour cent des personnes interrogées en étaient conscientes. Depuis lors, la proportion de Suisses qui associent spontanément la résistance aux antibiotiques à une perte d'efficacité en médecine humaine a augmenté elle aussi (25 % en 2003 contre 34 % en 2007). En 2003, les Suisses étaient plus nombreux (80 % en 2003 contre 76 % en 2007) à citer comme cause les résidus d'antibiotiques ou de bactéries résistantes dans les aliments, au lieu de la fréquence des prescriptions et la consommation inappropriée d'antibiotiques. L'hygiène hospitalière était également moins souvent mentionnée parmi les causes importantes (71 % en 2003 contre 76 % en 2007). En même temps, cette amélioration de la perception s'accompagne d'une diminution de l'inquiétude liée à la résistance bactérienne (72 % en 2003 contre 80 % en 2007), ainsi que d'une augmentation de l'indifférence par rapport à ce problème (11 % en 2003 contre 18 % en 2007). Ce changement a eu des répercussions

sur la consommation d'antibiotiques: alors qu'en 2003, seuls 4 pour cent des sondés affirmaient avoir consommé de façon inappropriée les antibiotiques qui leur avaient été prescrits, cette part est passée à 11 pour cent en 2007. A l'aide d'une analyse régressive, les enquêteurs ont démontré que l'inquiétude suscitée par le sujet influence la manière dont les antibiotiques sont consommés: plus une personne est inquiète, plus elle s'en tient à la posologie. «Depuis 2003, la problématique a perdu de son caractère émotionnel, d'où une augmentation de la consommation inappropriée», conclut Lukas Golder, directeur de l'étude. Le degré de consommation erronée d'antibiotiques est avant tout défini par la région linguistique. Au Tessin, 34 pour cent des sondés ont affirmé ne pas avoir suivi la posologie (contre 12 % en Suisse alémanique et 4 % en Suisse romande). Par ailleurs, seuls 22 pour cent des Tessinois sont conscients du problème de la résistance bactérienne, ce qui est clairement en dessous de la moyenne, alors que la part d'indifférents y est de 42 pour cent et donc supérieure à la moyenne. «C'est au Tessin que l'on observe les déficits les plus importants dans le rapport aux antibiotiques», concluent les auteurs de l'étude.

(SNF)



L'indifférence par rapport au problème de la résistance bactérienne aux antibiotiques augmente.